

**Anthony LE CAZALS**

**25 novembre 2008**

## **La perte du genre**

**Un genre de substitution**

[www.paris-philo.com](http://www.paris-philo.com)

# **La perte du genre**

## **Un genre de substitution**

*Remerciements.*

A Claude Sureau  
médecin obstétricien  
président honoraire de l'Académie de médecine  
membre de la commission de bioéthique.

## La perte du genre

### Un genre de substitution

*Le genre vernaculaire comme système de répartition sociale.* — « Les sociétés pré-capitalistes sont fondées sur le genre », les sociétés capitalistes sur le sexe, nous dit Ivan Illich à la page 115 de son livre sur *le genre vernaculaire*. C'est pourquoi l'on peut dire qu'il y a d'une part « le règne du genre [concret dans les agencements, abstrait dans la pensée], dans lequel la maisonnée [*domus* chez les romains ou *hostal* chez les occitans] obtient sa subsistance grâce à une répartition des tâches accomplies par deux couples de mains non interchangeable », et d'autre part le « régime de l'économie industrielle dans laquelle des mains produisent des marchandises en échange d'un salaire. »<sup>-117</sup> Le premier régime — pré-capitaliste — fonctionne sur l' « honnêteté », tandis que le second régime procède de la conscience qui s'affine par l'intériorisation d'une loi positive pour l'humain. Tout ceci résulte de l'introduction par l'Eglise au sein même de la *domus*, à travers une « société de la faute et l'aveu » comme le notait très justement Foucault dont les ressorts étaient l'inquisition<sup>III GV\_103</sup> et de la confession de la conscience<sup>III GV\_104</sup>. Cette société de la faute et de l'aveu, que nous avons abandonné pour une société du préjudice et du contrôle, Boris Cyrulnik en parle aussi à sa manière : il s'agissait que l'esprit de chacun soit en conformité avec l'esprit de l'époque quitte à employer la torture. Selon Cyrulnik on agissait non sur le réel dont on avait la maîtrise avant le XIXe siècle mais sur les représentations de celui-ci<sup>CyrVC\_46</sup>. Mais au sein des sociétés vernaculaires, la conscience et toutes les procédures d'entretien et d'aveu se substituent à l' « honnêteté ». L' « honnêteté », pour le préciser, est ce qui chez les occitans et les cathares permettait de dissocier l'amour (des troubadours) de la violence imposée aux femmes via le genre « contre la violence faite traditionnellement aux femmes, que cette minorité n'ait pas été faible, voilà qui transparait dans la capacité de certains habitants de Montaillou [des occitans], des gens simples, de distinguer entre les femmes qu'ils ont aimées et celles qu'ils ont chéries (*adamari*) ». Que veut dire Ivan Illich par ce titre : le genre est vernaculaire. « Le genre est vernaculaire. Il est aussi résistant et adaptable, aussi précaire et vulnérable que le parler vernaculaire. Comme ce dernier, il est obliéré par l'instruction, et son existence est rapidement oubliée ou même niée. »<sup>III GV\_83</sup>. Illich qui est parti d'une étude sur le genre grammatical masculin et féminin, fait la distinction ici entre le parler vernaculaire (les patois par exemple, les dialectes locaux) celui que l'on parle en famille sans trop y réfléchir et le langage appris à l'école, la langue nationale. Est « vernaculaire tout ce qui était confectionné, tissé, élevé, à la maison et destiné non à la vente mais à l'usage domestique. »<sup>-179</sup>. Illich, même si c'est un abus au niveau étymologique, oppose vernaculaire (ou local) à économique (ou universel). « Vernaculaire, c'est un terme technique emprunté au droit romain, où on le trouve depuis les premières stipulations jusqu'à la codification par Théodose (le « Cado Théodosien »). Il désigne l'inverse d'une marchandise : « vernaculum, quidquid domi nascitur, domestici fructus ; res quae alicui nata est et quam non emit » (Du Cange, *Glossarium Mediae et Infimae Latinitatis*, vol. VIII, P. 283). »<sup>III GV\_179</sup>.

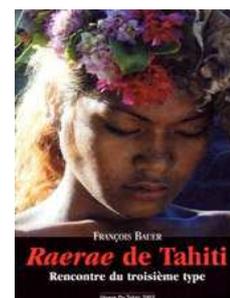
*Des sociétés drôlement genrées !* — « Nos » sociétés se sont d'abord développées à partir de la distinction genrée entre homme et femme au sein du foyer avant de devenir des sociétés non plus du genre mais du sujet discipliné. La conscience s'est faite fautive et devait avouer tout écart par rapport à la discipline avant que le corps ne subisse la punition ou la privation. Il y aura certainement des sociétés post-capitalistes qui ne fonctionneront ni sur le genre ni sur la performance sexuelle mais sur les énergies ou les forces renouvelées. Nommons-les résilientes. Ce qui est « adapté » dans nos sociétés l'est jusqu'à l'épuisement : sociétés du lien

et non de la résilience qui rompt avec le lien hérité de la filiation pour le rebond fait de rencontre plus que d'alliance. Notez qu'il existe encore de nos jours existent encore de nos jours, un récent documentaire d'Arte sur des femmes qui devenaient hommes en Albanie (illustration A) ou les *rae rae* et les *mahus* tels qu'ils existent en Polynésie française notamment à Tahiti (illustration B). La réflexion d'Ivan Illich a aussi porté sur les portoricains qui savaient être chauffeurs de taxi à New York et qui redevenaient pêcheurs une fois rentrés dans leur pays, mais le début de son interrogation est plus anecdotique, nous en restituons le témoignage (illustration C).



ARTE F © Renaat Lambeets

*Illustration A.* « Dans un jardin verdoyant aux herbes folles, un vieil homme sec attrape une poule et lui tranche le cou. Mais Haki n'aime pas plumer la volaille : "Je n'ai jamais fait aucun travail de femme avant 40 ans. Maintenant je suis seule, il faut que je m'y mette." Sa silhouette longiligne, son éternelle cigarette et sa veste d'homme élimée sont trompeuses : Haki est une femme. Dans les villages du nord-est de l'Albanie, autour de Bajram Curri, elles sont quelques-unes, comme elle, à vivre la vie d'un homme. La tradition les y autorise - ou plus précisément le *kanun*, loi archaïque qui régit les relations sociales depuis des siècles. Dans les familles qui ont perdu un père ou un fils, une fille peut remplir le rôle de chef de famille. Et les jeunes filles qui refusent de se soumettre à leur dure condition de femme peuvent également adopter ce statut d'homme. À une condition : jurer solennellement de rester vierges. Haki, Sokol, Shkurtan et Samie ont fait ce choix. Par goût, pour aider leurs familles, par soif de liberté - souvent un subtil mélange des trois. Elles ont renoncé au mariage, à la maternité, à l'amour. En échange, elles ont gagné le droit d'aller où bon leur semble, de faire un métier qui leur plaît, de ne pas être soumises à un mari ou un frère. À force d'obstination et de travail, elles ont gagné le respect de tous » Résumé du documentaire d'Agnès Bert : *Tu seras un homme mon fils*, 2004



*Illustration B.* Les *Rae Rae* sont des hommes-femmes. En Polynésie, l'homosexualité est traditionnellement beaucoup mieux acceptée qu'en métropole. Même si, de plus en plus imprégnés par la vision occidentale, les jeunes Polynésiens sont moins tolérants envers les *Rae Rae*. Ces derniers vivent une vie pas toujours rose, où la drogue et la déprime mènent certains au suicide. Les *Rae Rae* sont apparus avec l'arrivée du CEP (Centre d'expérimentation du Pacifique) et tous les militaires venus en Polynésie pour les essais nucléaires. Alors que peu de femmes étaient "disponibles", ces hommes se sont rendus compte qu'ils pouvaient gagner de l'argent en se prostituant pour ce contingent militaire. En fait, les *Rae Rae*, souvent travestis et prostitués, sont les successeurs des *mahus*. L'on confiait

autrefois aux *mahus*, souvent l'aîné d'une famille, des tâches de femme, c'est-à-dire les tâches domestiques. On dit que c'était une manière de préserver des hommes de la guerre dans une société très sanglante où les rivalités entre grandes familles étaient nombreuses. Beaucoup de livres ont été écrits là-dessus et le grand écrivain vénézuélien Mario Vargas Llosa s'est lui-même intéressé au sujet lors de son passage à Tahiti et a écrit des articles dessus.

*Illustration C : tout part de l'envie.* « En Espagnol il y a le mot *ganas* — *porqué me da la gana* — ... Je me souviens du jour où j'ai appris ce que ce mot voulait dire. C'est la petite Maria, la fille d'un professeur de Porto Rico, qui venait de le prononcer. Elle avait quatre ou cinq ans à l'époque. J'étais avec son père un grand ami, lorsqu'il lui a dit : « *Mañe, il est temps d'aller au lit.* » Mañe a répondu : « *no me le da la gana.* » Alors j'ai demandé à cet éminent professeur de philosophie ce que signifiait le mot *gana*. « Ivan m'a-t-il répondu, ce mot a une signification différente pour les hommes et pour les femmes. Quand une femme dit à un cavalier « *no me da la gana* », ou « je n'ai pas *gana* », le *caballero* n'insiste pas. » C'est peut-être là mon point de départ de mon étude sur le genre. » Ivan Illich in David Cayley, Entretien avec Ivan Illich <sup>III</sup>CayEL\_126-127.

***Du genre concret au genre abstrait.*** — Ce genre hérité qui constitue un mode d'organisation, chez les Grecs antiques tant au niveau de la société, genre concret, qu'au niveau de la pensée, genre abstrait. La lignée, la famille, le « genre hérité » se nommait *genos* chez les Grecs. On retrouve cela dans différents champs sémantiques comme gène, généalogie ou générique. Pour les Grecs, rien n'existe en dehors du genre, de la famille. Pour eux, rien ne peut s'exprimer en dehors d'un *genos*, s'il n'y a pas appartenance à une lignée.. D'où l'importance donnée à la menace d'ostracisme comme mise au ban de la cité, comme négation de la personnalité. Le Genre hérité est une forme d'éducation à la vérité. La catégorie de vérité est étroitement liée au genre comme lignée. Dans une lignée, trois générations, trois étapes se succèdent toujours : 1°) le principe obscur, 2°) son endurance de ce principe par la descendance, par la filiation et enfin 3°) l'enregistrement dans les tables. Ce *genos* est donc lié à un régime de transmission et d'héritage. C'est sur ce point que l'on peut dire que l'appartenance à un genre est symbolique. Et ce d'autant plus que cette appartenance était déposée dans un *symbolon* — anneau qui pouvait être cassé en deux pour marquer une dette symbolique d'une famille envers une autre et se transmettre de génération en génération). Pensons à l'anneau de Gygès. Que les deux moitiés d'un anneau rompu puissent se recoller et marquer ainsi l'authenticité d'un pacte, cela se retrouvera avec le genre dialectique où les genres s'excluent tout en se complétant comme Mouvement et Repos; Même et Autre ou encore Féminin et Masculin. Il en est ainsi de la vérité déposée dans les symboles ou les mythes. Platon en donnera une variante avec les genres de la dialectique que l'on retrouve aussi chez Saussure quand il parle de Signifiant et de Signifié ou chez Lévi-strauss. Ce type de pensée dite structuraliste obéissant à un régime de l'homologie proche des genres chez Platon. Pour cette pensée, on parle d'axiomatique car elle part d'une hypothèse de base — axiome ou posture initiale — pour arriver à un principe anhypothétique à partir duquel le système se clos et n'admet aucune nouveauté. Pour en revenir concrètement à l'étude d'Ivan Illich, ce qui fait la particularité du genre c'est qu'il repose sur un système tacite de complémentarités. Il existe dans les sociétés réparties en genres des tâches pour le genre féminin et des tâches pour le genre masculin. Cela touche aussi bien les sociétés pré-capitalistes que la construction des phrases. « Le genre [concret ou social] est une donnée première. C'est aussi une donnée exigeant un complément ; il n'est jamais en soi complet. »

III<sup>GV</sup>\_84. En cela tout genre, concret comme abstrait, nécessite un complémentaire et c'est cette complémentarité qui semble se dissoudre.

**La perte du genre : la grossesse n'est la gestation.** — Ce qui se joue, sous la perte du genre, est du même ordre que le passage, au début de l'antiquité, des sociétés matriarcales aux sociétés patriarcales. Les sociétés matriarcales avaient leurs déesses de la fécondité puisque le rapprochement entre l'acte sexuel et la grossesse n'avait pas encore été fait. Les enfants naissaient de manière inexplicée. Quant aux sociétés patriarcales, leur archétype est donné par l'empire romain. En effet, le droit romain avait inventé la notion de ventre, c'est-à-dire que le fils potentiel n'appartenait pas à la femme mais à la cité : citons pour cela Tacite, lequel reprend Aulu-gelle : « A la nature de la mère les juristes opposent la nature de l'enfant à naître. Celui-ci est dans la mouvance du père, lequel relève de l'Etat : « Tout doit être mis ne œuvre pour que le fœtus formé (*partus*) voie le jour. Le ventre doit être nourri. Si ce n'est pour son Père [dans le cas où celui-ci est mort], que ce soit au moins pour l'Etat, qu'il accroît par sa naissance ». Pour le Père, pour l'Etat [ou la dite Patrie]. Ou comme le dit aussi Ivan Illich « le ventre maternel est déclaré territoire public »<sup>III<sup>GV</sup>\_81</sup>. Il y a aujourd'hui avec la dissociation de la procréation et de la sexualité — via la contraception — et plus encore avec la distinction entre grossesse ovarienne et grossesse utérine — via les mères porteuses — une remise en cause du patriarcat. On retrouve cela, par exemple dans l'œuvre de Nietzsche, à travers le sentiment de décadence des bien-nés et la perte de la virilité dont la peur des femmes est, par exemple, chez Nietzsche, depuis son enfance, un symptôme. Cette peur tend parfois à la misogynie. Mais si l'énigme de la femme telle qu'elle se conçoit ou que sa mère la conçoit est la grossesse, alors non seulement il y a perte de la virilité mais le système patriarcal saute et avec lui la patrie : « Aujourd'hui, contraints de dire adieu au patriarcat, ils doivent réinventer le père et la virilité qui s'ensuit » nous dit Elisabeth Badinter dans *XY*. Ceci se produit d'abord par le contrôle de la contraception et donc des naissances par les femmes elles-mêmes. Plus important, le pouvoir des femmes sur la reproduction se trouverait dépossédé<sup>AttUA\_151-152</sup> par une nouvelle chimère qui consisterait à pallier les 24 premières semaines de la grossesse utérine par des machines : jusqu'à présent on ne sait pas remplacer le cordon ombilical et le placenta du ventre de la mère mais des recherches scientifiques tentent d'y trouver un substitut artificiel. Il n'y aurait plus alors, par-delà tout jugement moral, de grossesse comme condition inéluctable de la femme, ce ne serait plus qu'un choix de vie volontaire ou insoumis : a volonté d'avoir un enfant. Cette chimère, notons-le, coïncide avec le tout économique, avec une conception de la vie active comme un flux tendu. Elle n'est pas en réalité. Mais ce nouveau genre de grossesse artificielle irait dans le sens de la promotion des femmes au sein de l'entreprise. Les congés « maternité » ne seraient plus un frein obligé à leur prise de pouvoir, à leur ascension dans ce système. Ce qui ressurgirait là, ce serait un certain nombre de superstitions qui oublieraient que déjà des enfants vivent leurs trois derniers mois de grossesse, dans des couveuses et ne semblent avoir qu'une affectivité différente. Notons que nombre de grossesses ne sont pas connues dès les premières semaines, la grossesse utérine n'est pas ce qui fait ou non une mère. Cela en relativise l'importance. Notons aussi le cas des dénis de grossesse : ces mères qui jettent à la poubelle leur bébé mort-né comme si ce n'était pas leur bébé. Ces « mères » simplement parce que n'ayant ressenti leur grossesse n'ont pas fait le lien entre le fœtus mort-né et leurs aïeux, leur lignée. Ceci démontre l'importance instinctive de la lignée et donc de la famille — que les Grecs comprenaient aussi comme le « genre ». La grossesse et la maternité existent chez la femme indépendamment de toute gestation.

**La fin de la prématurité physiologique : la fécondation n'est pas la naissance.** — Les nouveau-nés humains dont la durée de gestation est écourtée en comparaison avec les

éléphants — à cause de la taille critique de la tête par rapport au bassin pourront dépasser ce que l'on qualifie volontiers de « prématurité physiologique » (Henri Laborit) ou « anthropologique » (Jacques Poulain). C'est-à-dire que les nouveau-nés se considèrent comme des ensembles solipsistes, des « moi-tout ». Jusque là ce sont de grands voyants. Ce n'est que la coordination des sens et des membres au travers de l'action qui les font sortir de ce solipsisme. On pourrait oser un parallèle avec l'incapacité motrice des grands voyants détachés de la vie active que sont les philosophes, qui les poussent à créer des systèmes philosophiques. Pour eux, au fond ; avoir en vue quelque chose c'est le faire (*horan = dran* pour Platon). « Mais on ne connaît pas vraiment, sinon par des conjectures plus ou moins hasardeuses, quelles sont dans les détails les voies de communication et les mécanismes par lesquels la symbiose mère-fœtus agit sur l'affectivité et, plus généralement, sur la personnalité du futur enfant »<sup>AtlUA</sup>. Les enfants nés dans des utérus semi-artificiels, dans des machines, auront certainement une affectivité modifiée mais la possibilité de demeurer moins longtemps dans un état de prostration face au monde du fait d'une capacité motrice plus importante à la naissance. On peut même penser que l'image du ventre de la mère comme « paradis perdu » ou « antre originel » est avant tout le rappel idéalisé d'un état solipsiste de l'enfance. Le nouveau-né s'éprouve-t-il comme grand voyant ? C'est dans les 10-12 premiers mois que « le nouveau-né va se trouver bombardé par des stimuli variés en quittant le milieu très appauvri de la poche des eaux dans laquelle il a grandi jusque-là ... Du fait de sa prématurité physiologique, le nouveau-né sera limité dans ses actions sur le monde qui l'entoure. Il restera longtemps enfermé dans son « moi-tout ». »<sup>LabIA\_51</sup>. Mais cette prématurité est motrice plus qu'affective puisque comme le souligne Boris Cyrulnik : « Depuis quelques années, nos capteurs techniques, comme l'échographie, nous ont permis d'observer comment, dès les premières semaines de la grossesse, les bébés personnalisent leur réponse comportementale. »<sup>CyrVC\_50</sup>. Freud confirme cette approche qui fait de la naissance un événement moins traumatique que l'on ne croit : « La vie intra-utérine et la première enfance sont beaucoup plus comprise dans une connexion de continuité que ne le ferait croire la césure impressionnante de l'acte de naissance. » — Freud en 1926 in *Inhibition, symptôme et angoisse*. La fécondation n'est pas la naissance. La « césure » de la naissance est davantage inscrite dans nos représentations sociales par les pleurs du bébé comme aboutissement des souffrances de la mère. Mais nos lois, le voit autrement. Ces dernières dissocient d'une part l'être humain qui apparaît dès la fécondation et d'autre part la personne juridique qui n'existe pas avant la naissance — comme le fait l'article 16 du code civil.

*Précision.* « Le développement intra-utérin des canaux de communication est maintenant bien établi (J.-P. Lecanuet, « L'éveil des sens » *Science et Vie*, n°190, mars 1995). Le toucher constitue le canal primordial dès la septième semaine. Le goût et l'odorat, dès la onzième semaine, fonctionnent comme un seul sens quand le bébé déglutit un liquide amniotique parfumé par ce que mange ou respire la mère (B. Schaal, 1987 in *Ethologie et naissance*, n°109, mai 1985). Mais dès la vingt-quatrième semaine, le son provoque une vibration du corps de la mère et vient caresser la tête du bébé (B. Cyrulnik, sous le signe du lien). L'enfant y réagit souvent par un sursaut, une accélération du rythme cardiaque ou un changement de posture. »<sup>CyrVC\_51</sup>.

*Une affectivité différente.* — On peut penser que c'est la courte durée de la gestation chez l'homme qui a poussé ce dernier à compenser sa déficience motrice. Cette déficience qui pousse l'homme à se fermer sur son identité. Pour sa survie l'homme se construit alors une conception du monde d'abord solipsiste à l'image des premiers systèmes philosophiques, fermés sur les essences. Mais reste à savoir si le bombardement de percepts et d'affects de la « naissance » a une incidence si traumatique que ça : si un bébé ne pleure pas à la naissance,

c'est signe que ses poumons ne se remplissent pas et qu'alors ses chances de survie sont minimales. Il semble bien et c'est ce que fait clairement apparaître la question de l'« utérus artificiel » qu'il y a quelque chose de plus primordial qui se joue entre la fécondation et la naissance qui est l'implantation de l'œuf fécondé devenu entre temps embryon dans l'utérus de la femme. Si l'œuf fécondé — ou embryon par la suite — est un être humain et le nouveau-né une personne, il n'en est rien du statut de l'embryon implanté. Et, clairement, aujourd'hui, le placenta ou devrait-on dire notre nombril, fait écran au « doux » rêve, à cette chimère technique qu'est la grossesse artificielle. Nombre de femmes voient la réalisation de leur vie dans la maternité malgré les angoisses que cela suscite. Elles seront réticentes à ce que les grossesses deviennent artificielles. Enfin les fœtus en fin de grossesse n'ont pas de contact direct avec la mère sauf par les coups de pied et leurs oreilles qui entendent les battements de cœur ou sa voix car ils baignent dans le liquide amniotique ; tout cela excepté la médiation du cordon ombilical et du placenta peut être recréé en couveuse, avec une manipulation tactile un peu différente. Cette modification des rapports entre individus fait que ce ne sont pas les mêmes zones cérébrales qui sont sollicitées. On peut pourtant penser que la production de toxines par nos activités industrielles et les stérilités qu'elles causeront, accéléreront le recours à ce type de grossesses. Médicalisées, les grossesses sont plus « sûres ». Elles pourront ainsi être menées au-delà du terme actuel alors que la taille critique de la tête par rapport à celle du bassin féminin impose pour notre espèce une gestation de 9 mois alors qu'elle est de deux ans par exemple chez l'éléphant. Une inconnue entrerait alors en jeu, ce serait de savoir si un nouveau terme de grossesse donnait de nouveaux individus. Ceux-ci ne connaîtraient pas les mêmes maladies infantiles, qui n'auraient pas la même motricité/ Plus adaptés à leur environnement dès la naissance, leur comportement solipsiste en serait modifié, ce qui veut dire aussi moins de types idéalistes. Pour les médecins obstétriciens, c'est en jouant davantage sur la durée *contrôlée* de la gestation et une compréhension améliorée du développement embryonnaire, que les problèmes de malformations congénitales seront solutionnés. Certainement l'affectivité des futures générations et leurs actions sur le monde en seront modifiées.

***Un rapport homme-femme différent.*** — Si un changement dans la procréation de l'enfant survenait, cela induirait de fait une différence moins marquée entre l'homme et la femme, dans la répartition des tâches. Nous avons vu déjà, avec le genre vernaculaire, que ce ne sont plus deux genres répartis au sein du foyer en vue de fonder une famille mais deux sexes. Même si cela ne conduit pas à des rapports d'égalité entre les sexes, la grossesse contrôlée voire séparée de l'utérus, est-elle un pas supplémentaire mais inconscient vers ce que Nietzsche nomme le surhomme, c'est-à-dire l'homme sans Dieu le Père — avec la réapparition d'un demi-dieu effacé jusque là Dionysos ? Toute réponse ne serait que spéculation. Le sexe sera libéré du genre — procréation de la lignée comme l'affirme déjà Ivan Illich <sup>IIIIGV\_65-69/78-83</sup> ou Henri Atlan <sup>AtUA\_135</sup> La question de l'homme — plutôt que de la femme ou de l'espèce — était celle de Dieu le Père, déjà chez les Grecs (Atlan, UA\_135) et c'est cela qui meurt avec la procréation artificielle. Les questions des sociétés matriarcales étaient centrées autour de la fécondité, de la Mère-Nature mais certainement pas autour de l'homme. Le surhomme n'est pas une histoire d'humain amélioré par la morale mais il pose davantage la question du rapport homme femme sans le Dieu de la (pro)création pour les chapeauter. Machina ex Deus. « La suppression de la grossesse et de l'accouchement, bouleversant la réalité physique de la maternité, risque d'entraîner sinon la disparition de tout sentiment maternel, du moins des modifications profondes dans la façon qu'aura une femme de concevoir et de vivre une maternité éventuelle. En fait, la maternité, dans les conditions d'une ectogenèse [grossesse artificielle] deviendrait très proche de la paternité » <sup>AtUA\_150-151</sup>.  
 Suivant toutes ces hypothèses, si l'utérus artificiel se substitue au ventre de la mère, une

dimension du genre vernaculaire disparaîtrait. La féminité ne serait plus intrinsèquement liée à la maternité. Même si la parenté et la filiation se réadaptent, la féminité se détachera bel et bien de la maternité — qui tourne tout entière autour de la grossesse. La virilité se détachera à son tour de la patrie. « La différence des sexes dans la procréation et la filiation aura disparu en tant que donnée de la nature immédiate »<sup>AilUUA\_132</sup>. Il en serait fini de la prééminence des genres. Place aux sexes ? Quoiqu'il en soit, poser la question de la procréation artificielle c'est faire qu'elle tombe dans la société civile et on qu'elle soit le jouet d'un état autoritaire — mondialisé ou partitionné entre nations — comme pouvait l'être avec le contrôle des naissances la société spartiate ou les *lebenborn* nazis — les orphelinats sélectionnant la « race aryenne ». C'est par l'émergence d'une sexualité consumable et monayable qu'Ivan Illich pense que le genre est ce qui protège la femme. A son sens « seule une réelle philosophie du genre pourrait fournir une explication satisfaisante [à cela] — cette philosophie n'existe pas encore. »<sup>III GV\_82</sup>. Mais Illich en était resté à une intrusion de l'esprit dans le foyer, intrusion qui a lieu dans les sociétés de la faute et de l'aveu. Une philosophie de la procréation serait non la perpétuation d'une lignée basée sur le genre mais l'affirmation de valeurs nouvelles et un effort mené sur soi qui n'autorise que la fuite ou la lutte. Cette société serait à la fois plus cruelle et plus affective. Elle serait plus cruelle car basée non plus sur la représentation mais sur l'affectivité.

**Du genre à la vérité** — La question du genre est aussi celle de la pensée dialectique. La dialectique est le discours qui se coupe de ce qu'il désigne comme étant la réalité sensible pour se tourner vers ce qui serait intelligible. Elle explique pourquoi l'abstraction reste inepte à expliquer le fonctionnement de notre monde soumis au capitalisme sinon à le rejeter. Notez que nous mettons de côté ici le matérialisme dialectique de Marx qui repose sur une analyse par l'économie politique de la société marchande et industrielle. Le terme « capitalisme » n'est d'ailleurs employé par Engels qu'en 1870 sans que Marx y prête attention comme le remarque Ivan Illich. Autant la pensée antique pouvait fonctionner par genres (Platon avec la dialectique) ou par catégories (Aristote avec son savoir analytique), autant les pensées contemporaines articulent différemment leurs concepts, dans des systèmes ouverts. Nous sommes passés du syntagme au paradigme, du vernaculaire au capitaliste. D'où le sentiment contraint et erroné pour celui qui est pris dans la hiérarchie capitaliste que nos vies n'ont pas de valeur et sont interchangeables. Cette hétéronomie ou quête de sens, tout un chacun peut très bien la ressentir à un moment donné. Il en est tout autrement pour qui sait voir ce qui a de l'importance à notre époque, pour celui qui sait ce qui libère par opposition à ce qui capture. Demeurer indifférent tant aux vérités abstraites qu'au clinquant de la sophistique. Les vérités abstraites issues de toutes les pensées par genre peuvent rendre tristes simplement parce qu'elles détournent de ce qui pour notre époque a de l'importance, de l'intérêt. Les « genres suprêmes » ne sont plus concrets ou sociaux comme peuvent l'être le genre masculin et le genre féminin. Mais ils ont cette particularité d'être apparemment tout aussi complémentaires. Ainsi pour Platon a-t-on le Même et l'Autre ou le Repos et le Mouvement ou encore l'Être et le Logos. Mais ces oppositions sont qu'apparentes et portent déjà l'illusion de leur origine métaphysique. Par exemple, on croit percevoir des objets en repos mais derrière cette physique se cache une métaphysique de la fixité et du jugement par rapport à l'Être. Le mouvement ne s'oppose pas au repos, car il n'y a pas de repos, tout corps est d'emblée dans un état de mouvement : ce que l'on assimile au repos, outre la fatigue et le sommeil, n'est que l'absence d'accélération par rapport à ce qui nous entoure. De même que toute pensée de l'autre est d'emblée excluante plus qu'elle ne prend en compte les choses singulières. Aussi la pensée par genre est le résultat « subjectif » d'une période où les sociétés établies sur le genre et la transmission d'une filiation. Les pensées par genres homologues cherchent en fait à recroiser ces grands ensembles abstraits pour donner une vraisemblance de vérité. C'est le

structuralisme. C'est la dialectique entendue par Platon mais que ne reprendra pas Aristote ni Hegel qui suit ce dernier. Après avoir discerné des genres qui s'excluent les uns les autres, la dialectique les tisse entre eux : « Il n'y a pas de façon plus parfaite d'annihiler tout discours, que de détacher chaque chose de toutes les autres » (Sophiste, 259, e), on appelle cela le discernement pourtant « travailler à isoler tout de tout, c'est précisément n'avoir pas de mesure » (Sophiste, 259, d). Ne pas avoir de mesure conduit naturellement à la question de l'erreur. Platon par la parole de l'étranger finit par conclure, « la pensée nous est apparue comme un entretien que l'âme a toute seule avec elle-même » (264, a). Ainsi la dialectique est une pensée qui convient à ceux qui ont une âme ou une réflexion subjective, à la manière de l'*épistémè*. La science chez les Grecs, l'*épistémè*, est un savoir qui requiert l'âme et la convoque (J. A. Milner, *L'œuvre claire*, p. 148)

***Des vérités ?*** — Par la perte du genre, il en serait fini des prétentions aux vérités génériques. Loin de ceux qui veulent faire tenir la vérité dans une fonction (Frege-Wittgenstein) ou ceux qui en restent à la validité de propositions logiques (Carnap), aujourd'hui deux formes de vérité demeurent : la vérité comme contenant un vide inexpugnable duquel s'opère une saisie de tout ce qui touche au genre. C'est le Dieu Liberté comme Bien qui fonde la Vérité. C'est la vérité comme trajet fidèle au dogme sans lequel le sujet s'effondrerait. L'autre « vérité » délaisse la logique de la moindre action et réclame davantage d'énergie. C'est la vérité comme danse. Elle est plus qu'une simple trajectoire, c'est un parcours tout en puissance et en sagesse. C'est le demi-dieu Dionysos qui lance sa satire. Pour la première forme, la vérité est ennuyeuse, désert aride dont tente de rendre compte Platon dans de longs développements. Pour la seconde, la vérité est danse mais contient encore en elle une aristocratie des genres : cela touche directement à l'énigme de la femme comme vérité chez Nietzsche. Nietzsche nous lance es énigmes : « la vérité est femme », mais « la solution de l'énigme « femme » n'est pas l'amour mais la grossesse » (3[1]128). Dans ce second cas, celui de la danse, celui d'un discours qui s'origine dans l'énigme des corps animés, la vérité n'est pas critiquée pour son arrière-fond moral mais mise en avant pour le dynamisme, pour l'énergie dont elle se fait l'éclat : on est loin de la séduction nécessaire tant des femmes pour les hommes que de la vérité pour les philosophes et davantage dans l'énigme qui n'énonce pas de vérité mais le point de vue du sage. Le sage tend à nous préparer en vue d'un effort, à nous éveiller au combat. Au travers de la question du genre et de sa disparition avec la procréation artificielle, c'est de la moralité dont il est question mais cela n'épargne pas nos rapports intrinsèques la Vérité. Moralité et Vérité marquent l'ère judéo-chrétienne.